

## Interview de Mathilde Capone, réalisatrice du film La fabrique du consentement : regards lesbo-queer

Canal Ti Zef : Bonjour Matilde Capone, merci d'avoir accepté l'invitation de Canal Tizef de présenter ton film La fabrique du consentement dans le cadre du Festival intergalactique de l'image alternative, qui a lieu en ligne cette année en pleine crise sanitaire, sur la thématique Amours et sexualités. Alors pour commencer, Matilde tu es québécoise, tu abordes l'enjeu du consentement à travers les regards lesbo-queer. Pourrais tu d'abord nous raconter un peu ton parcours, et pourquoi avoir choisi ce milieu queer-lesbien pour explorer ce sujet?

Alors bonjour, merci beaucoup pour l'invitation. Déjà, pour commencer, moi, je suis pas Québécoise d'origine, je suis Française, donc j'ai grandi en France. Mais ça fait 10 ans que j'habite dans ce qu'on appelle le Québec. J'ai fondé un peu ma vie là bas, mais d'origine je suis française. Pourquoi faire un film sur la thématique du milieu lesbien queer ? Je suis une militante écologiste, anticoloniale, féministe, lesbienne et queer. Et puis, je suis impliquée dans différentes communautés, dans différents réseaux depuis à peu près une dizaine d'années, sur différents sujets et notamment, j'utilisais beaucoup la vidéo pour éduquer, pour parler de différents sujets de société, etc. Et en étant impliquée dans différents groupes féministes et dans différents groupes lesbiens comme une bibliothèque, mais aussi des groupes de lecture et puis des différents groupes avec lesquels on animait notamment des ateliers sur le consentement, je me suis rendu compte que les communautés lesbiennes et queer avaient quelque chose de particulier à raconter au niveau du consentement, au niveau de leurs sexualités. Et moi, ayant une pratique justement d'utilisation du film pour visibiliser et raconter des histoires de personnes qui sont souvent à la marge et qui sont souvent peu écoutées, j'ai voulu saisir l'occasion de faire un film sur ces sujets là en donnant la parole à ces communautés.

Mais puisque les pratiques hétéro normée sont critiquées dans ce film, est ce que cela implique que cette réflexion ne peut être comprise que dans cette communauté queer? Ou pourquoi ne pas avoir fait intervenir des hétéros pour contester ou renchérir ce propos?

Alors, le film s'adresse à tout le monde parce que, évidemment, la question du consentement et l'importance de traiter de cette question là, ça ne se limite pas aux communautés lesbo-queer. Evidemment, il faut que toutes les personnes, peu importe leur sexualité, arrivent à avoir des outils sur la question du consentement. On conçoit qu'on soit straight, qu'on soit lesbienne, qu'on soit queer, qu'on soit bi, peu importe. C'est important de réfléchir à la thématique du consentement dans notre vie et aussi avec nos partenaires. Et puis, en général, avec n'importe qui, parce que on parle du consentement dans la sexualité mais le consentement, c'est quelque chose qui s'applique en général dans la vie de tous les jours. Donc, évidemment, ce film là s'adresse à tout le monde, la thématique du consentement s'adresse à tout le monde, mais la spécificité du film c'est que ça donne la parole à des gens de la communauté lesbienne queer, et cela pour différentes raisons. D'une part, parce qu'il y a une invisibilité, une invisibilisation majeure encore des personnes lesbiennes et des personnes queer dans la société. C'est des gens qu'on écoute peu, c'est des gens qu'on n'entend pas beaucoup. C'est des gens qui sont très souvent mal représentés aussi. Donc, il y a une représentation souvent faite par des personnes qui sont à l'extérieur de cette communauté là. Ça, c'est quelque chose de très problématique. Donc, pour moi, à travers le film, il y avait une grande importance accordée au fait que ce soit des personnes lesbiennes-queer qui parlent de ces communautés là et qui aient une place dans ce médium du film pour s'exprimer. Donc ça, c'est la première

raison, c'est une question d'invisibilité, d'invisibilisation en général de ces communautés. Et puis, en plus de ça, ces communautés là ont développé des outils spécifiques et des outils subversifs sur la question du consentement. Et moi, ça m'apparaissait très important de leur donner la parole, donner la parole à ces communautés pour justement partager les outils qui pourraient à la fois être partagées dans ces communautés. Parce que c'est pas toutes les communautés, toutes les personnes à l'intérieur de ces communautés, qui ont développé ces outils là. Donc pour s'adresser à la fois à ces communautés, mais aussi à l'extérieur. C'est pour ça que je dis que le film s'adresse à tout le monde, en fait. Mais il y avait vraiment quelque chose de spécifique au niveau à la fois d'atelier qui avait été construit sur le consentement, mais aussi à travers différentes communautés BDSM, mais aussi à travers différentes personnes qui avaient des pratiques et qui avaient façonné justement ces pratiques là et ces outils depuis plusieurs années. Il faut savoir que les personnes issues des communautés lesbo queer sont souvent à la marge en termes de sexualité, et donc souvent, quand on est à la marge, on a toujours besoin de se définir et de créer quelque chose à partir de rien parce qu'on n'a pas beaucoup de modèles. On n'a pas beaucoup de représentations et donc on a beaucoup de choses à inventer. Et quand on a inventé souvent, on innove. Et donc, je pense qu'il y a quelque chose de quelque chose d'intéressant issus justement des minorités sexuelles et des minorités de genre par rapport aux questions de la sexualité et donc du consentement.

**Que tu as trouvé différentes au Québec par rapport à la France ou pas forcément ?**

Alors ce qu'il faut savoir c'est que pour le film, il y a un processus assez particulier où j'ai réalisé des entrevues audio en premier lieu avant de filmer. Ces entrevues audio là, je les ai réalisées à la fois dans ce qu'on appelle le Québec et en France. Il y a 13 entrevues audio, donc c'est à peu près moitié moitié. Donc, finalement, je dirais que le film est issu de pensées qui se sont développées à la fois en France, puis à la fois dans ce qu'on appelle le Québec. Donc, je ne pourrais pas vraiment répondre à cette question là parce que je pense que les outils et les pratiques qui se sont développés, qui sont mises de l'avant dans le film, sont issus des deux territoires.

**Pour parler de la forme, tu dis que vous avez recruté des personnes qui ont accepté de rejouer devant la caméra les textes des entretiens audio enregistrés au préalable. Pourquoi ce besoin de faire redire ou rejouer ces textes par d'autres personnes plutôt que d'avoir conservé uniquement les voix des vraies personnes interrogées sans forcément les incarner à l'image?**

J'avais vraiment envie de mener un processus de recherche. Le fait de faire des entrevues audio préalablement, ça avait plusieurs objectifs. D'une part, ça permettait l'anonymat des personnes, c'est à dire que quand on est issu de communautés qui sont marginalisées, ce n'est pas facile de prendre la parole. Mais aussi, ce n'est pas facile de prendre la parole indépendamment, sur la question de sa sexualité et de son rapport au consentement. Ce n'est pas un sujet qui est forcément évident à aborder et ce n'est pas un sujet qui est évident à aborder à l'écran, c'est à dire d'être visible, d'avoir sa face qui est associée aux propos que l'on tient. Ce n'est pas forcément quelque chose de facile. Donc moi, je voulais favoriser l'anonymat et la protection des personnes qui allaient prendre la parole sur ce sujet. L'autre chose, c'est que quand on est avec une caméra ou avec une enregistreuse, le rapport avec la personne qui nous parle, il est très différent en fait. La caméra c'est plus imposant. On n'arrive pas à aller chercher les mêmes histoires, les mêmes récits. Alors qu'avec une enregistreuse, on est capable d'aller plus loin parce que les gens ils oublient beaucoup plus rapidement l'enregistreuse. Et donc, le fait de se servir de témoignages audio, ça permettait une liberté de l'expression des personnes qui

prennent la parole. Donc, on pouvait en effet aller chercher des choses qui, peut être, n'auraient pas été dites devant une caméra. Ca c'est la première chose, c'est la question de l'anonymat et de la protection. Et puis moi, je trouvais que c'était quelque chose de très intéressant aussi de dire : je ne veux pas donner la parole forcément à des individus, mais je veux donner la parole à une communauté. Je veux sortir un peu d'une lecture individualisante des propos et je veux plutôt donner la parole à plusieurs personnes. Mais finalement, c'est plus si important qui tient tel ou tel propos, parce que les propos sont rejoués. Donc c'est treize entrevues audios. Et puis après, c'est seize acteurs qui rejouent dans le film. L'idée, c'est de s'intéresser à ce que les gens disent plutôt qu'à quoi ils ressemblent ou qui ils ou elles sont. C'était un peu ça, les objectifs de faire parler une communauté à travers ce film là.

### Comment tu a construit ton scénario, comment tu as choisis les personnages du film ?

J'ai réalisé les entrevues, ensuite je les ai retranscrites. C'est des entrevues de trois heures où on abordait plein de sujets. J'avais un canevas d'entrevues assez large et je retranscrivais l'ensemble des entrevues, et puis je sélectionnais des passages qui me paraissaient intéressants dans chacune des entrevues que j'avais réalisées. Et puis, je les ai organisées par thématique. Je les ai regroupés les uns avec les autres, tous les passages que j'avais sélectionnés. Ca m'a créé la trame, le scénario du film. Et puis après j'ai divisé cette trame là, ce scénario là, en 16 personnages qui sont devenus les 16 acteurs-actrices qui ont joué dans le film. Le processus de sélection, pour les personnes qui jouaient, il a été assez diversifié. A la fois, il y avait des gens qui faisaient partie de ma communauté, qui étaient des amis que j'ai sollicités, mais aussi des amis d'amis. Donc, il y a eu plusieurs personnes qui m'ont aidé à recruter pour toucher plus de monde. Et puis il y a aussi différents organismes, différents collectifs, qui ont diffusé aussi l'appel à recrutement des acteurs-actrices non professionnelles dans le film, comme le Centre de solidarité lesbienne, qui est un organisme à Montréal qui a diffusé cette recherche là. Et puis l'idée, c'était vraiment d'avoir une diversité de personnes qui parlaient. Je ne voulais pas que ça soit juste des personnes blanches, de 25 ans, lesbienne et cis. Il fallait vraiment qu'il y ait une diversité, qu'il y ait à la fois des personnes non binaires et des personnes plus trans-masculines, qu'il y ait des femmes trans, qu'il y ait des femmes cis. Qu'il y ait aussi des personnes aussi qui avaient une diversité en termes de sexualité, plus des sexualités lesbiennes, plus des sexualités bi, plus des sexualités pan, plus des sexualités queer, etc. Une diversité d'âge aussi, parce que dans les premières entrevues, il y avait une grande diversité dans les personnes. Il y a des gens de 20 ans et puis il y a des gens de 60 ans dans le film. Aussi, une diversité en termes de race sociale, d'origines ethnoculturelles. Ce n'est pas juste des personnes blanches qui parlent dans le film, et ça c'était quelque chose de très important pour moi aussi, pour rendre compte aussi de la diversité des personnes qui avaient pris la parole dans les premières entrevues. Donc ça a été un processus de recrutement assez diversifié, mais aussi assez fluide, parce que moi même étant dans cette communauté là, ce n'était pas si compliqué, finalement, de recruter des gens. Et puis, quand les gens se manifestaient comme intéressés pour rejouer, là je leur envoyais le scénario complet du film. Comme ça, les gens pouvaient voir exactement de quoi le film parlait dans son ensemble. C'était vraiment important pour moi que les gens sachent à quoi ils s'engageaient et puis à quoi ils allaient être associés, de quoi le film parlait en général. Et après, je leur envoyais une proposition de texte, de scénario, que il ou elle allait rejouer spécifiquement. Donc, les gens avaient accès aux deux : le scénario complet du film, et puis leur proposition de ce qu'il ou elle dirait devant la caméra. Après, il y avait toujours un processus de discussion avec la personne : ok, tu es à l'aise avec l'ensemble du texte ? Est ce qu'il y a des choses que tu voudrais modifier ? Est ce qu'il y a

des choses que tu voudrais enlever, que tu n'ai pas à l'aise de dire ? Parfois, les gens étaient à l'aise de dire tout. Parfois, il fallait enlever un paragraphe, je rajoutais un autre paragraphe, etc. Ça a été beaucoup, beaucoup d'allées et venues avec chaque personne. Il y a des personnes qui s'étaient montrés intéressés, qui ont reçu et qui, finalement on dit "ah non, en fait je ne veux pas participer". Il y a des gens qui recevaient qui disaient "ah oui, mais ce paragraphe là, je préfère ne pas le dire parce que ça ne correspond pas forcément à ma pratique."

Effectivement tu évoques des différences raciales, au delà des discriminations de genre, tu aborde finalement la sexualité politique avec la soumission des Noirs, la supériorité blanche. Est ce que pour toi, la question du consentement permet aussi de faire ressortir les questions d'inégalités au sens large?

Oui, bien sûr. Le film s'attache à parler de consentement, mais aussi à donner la parole à des gens qui se situent à l'intersectionnalité, de différents groupes sociaux, de différentes marges. On entend différents témoignages, notamment des femmes trans qui vont parler des enjeux spécifiques en termes de consentement par rapport à elle, pour les femmes trans. On va avoir des personnes racisées qui vont parler spécifiquement des enjeux spécifiques des personnes racisées par rapport au consentement. Donc, il y avait vraiment cette envie d'entendre parler de consentement d'un point de vue intersectionnel à travers tout le processus du film. Ce qui amène au fait qu'on n'est pas du tout égales par rapport au consentement, dépendamment d'où on se situe dans la cartographie sociale et politique d'où on est placé, dépendamment la classe sociale auquel on appartient, dépendamment de l'éducation à laquelle on a eu accès, dépendamment de notre identité de genre, de notre socialisation.. C'est quoi notre orientation sexuelle? C'est quoi notre origine ethno-culturelle, notre race sociale? C'est quoi nos capacités physiques? Est ce qu'on est une personne neuro-typiques ou neuro-atypiques? Dépendamment de tout ça, on n'est pas placé au même endroit par rapport au consentement, ni même par rapport au marché du désir ou à l'accès à la sexualité en général. Évidemment, c'était impensable pour moi de se saisir de ce sujet là du consentement sans parler des spécificités de différents groupes sociaux. Alors là, je dis ça, mais en même temps il y a aussi beaucoup de zones d'ombre dans le film. Il y a beaucoup de différentes situations. Là je parlais notamment de certains enjeux spécifiques aux femmes trans, de certains enjeux spécifiques aux personnes racisées qui sont abordés dans le film. D'une part, ce n'est pas tous les enjeux spécifiques de ces groupes là qui sont abordés dans le film. Et puis, il y a plein d'autres situations spécifiques qui auraient pu être abordées, qui mériteraient de l'être et qui sont des zones d'ombre du film et des critiques qu'on peut lui adresser parce que le film n'est pas parfait non plus. Il ne parle pas de toutes les situations et de toutes les personnes qui sont marginalisées.

Tu as fait ce choix de ces seize personnages. Comme ça été mis en scène, comment tu as fait le choix des décors d'interview qui peuvent parfois être un paradoxe au propos, comme la neige immaculée qu'on pourrait identifier à la virginité. Pourquoi le choix des décors?

Alors, il y a eu quand même tout un choix au niveau des différents lieux de tournage. Je pense qu'il y a deux choses principales qui m'ont m'orienté dans ce choix là. D'une part, je voulais montrer la diversité de nos espaces et de nos lieux, c'est à dire des lieux des communautés lesbiennes-queer. Et puis surtout, je voulais montrer qu'on peut parler de sexe, qu'on peut parler de sexualité dans plein d'endroits différents. On peut en parler dans des bibliothèques, en parler dehors en pantalon neige en plein hiver, alors qu'il fait

-25°, on peut en parler en cuisinant, on peut en parler allongé sur un lit. L'idée, c'était de montrer que les espaces ne devraient pas nous limiter pour parler de la sexualité et pour parler du consentement, et que l'on peut se saisir des différents lieux qu'il y a autour de nous pour saisir des discussions avec les gens avec qui on partage une intimité ou une sexualité.

En plus de ce choix de personnes humaines, tu as fait le choix d'intermédiaires avec des marionnettes. Pourquoi ce choix et également le choix de leur tenue vestimentaire? Qu'est ce que tu voulais apporter ?

Pour le choix d'utiliser des marionnettes, je dirais qu'il y avait d'une part, une volonté d'explorer ce que peuvent donner des marionnettes à l'écran. Donc il y avait vraiment un choix artistique, quelque chose que j'avais vraiment envie d'essayer, qui m'intriguait. Je me demandais ce que ça pouvait donner. Comment est ce qu'on peut jouer avec ? Les marionnettes et le cinéma, ce sont deux manières de parler qui sont très différentes. Ce sont deux langages très différents. Je me demandais comment ces deux langages là peuvent, ou non, cohabiter. Il y a beaucoup d'utilisation d'arts de la scène dans le film. Ça m'intriguait de voir comment quelque chose qui est plutôt, d'habitude, utilisé en spectacle peut être utilisé aussi en langage cinématographique? Il y avait cette idée de la rencontre des langages qui m'intéressait d'explorer. Mais aussi, pour les marionnettes, ce que je trouvais intéressant c'était de s'en servir pour parler d'outils de consentement non verbal. J'avais vraiment envie que le film ne soit pas centré uniquement sur des outils de consentement verbal, même si la verbalisation a beaucoup d'espace dans le film. C'est très important de le faire parce qu'on est dans une société qui ne nous apprend absolument pas à verbaliser au niveau de la sexualité, ne nous apprend pas à connaître nos désirs, à connaître nos corps, à savoir ce dont on a envie, à savoir comment le communiquer avec nos partenaires ou avec les gens avec qui on partage une pratique, une intimité. Et donc, j'avais envie que le film permette de donner des outils concrets en termes de verbalisation. Comment est ce que je peux verbaliser, exposer mes désirs, à la fois avant une sexualité, mais aussi pendant et aussi après? Il y avait un peu cette volonté là, que la verbalisation soit quand même centrale, sachant qu'on est dans une société qui ne donne pas des outils pour parler de sexualité. Mais indépendamment de ça, je ne voulais pas que ce soit la seule chose dans le film. Je voulais aussi que le film donne des outils de consentement non verbal. Comment est ce que l'on peut comprendre à travers une gestuelle, à travers un langage corporel, à travers des expressions faciales? Si la personne avec qui on a une interaction physique est bien dans la situation, ou aurait envie que l'interaction se transforme, ou aurait envie que l'interaction s'arrête. J'avais aussi cette envie là, que ça ne passe pas toujours par du langage verbal. On peut expliquer verbalement ce que seraient des outils non verbaux, mais de voir des petits personnages à l'écran qui nous le montrent concrètement, je trouvais ça super intéressant et innovant. Il y avait vraiment cette envie que les corps de ces deux marionnettes, qui ont un corps humain et des têtes animales, pourrait nous apporter autre chose. Et il faut dire que les marionnettes, elles, n'ont pas de tabou. Elles ne sont pas pétrit par des interdits au niveau du corps. C'est pour ça que je trouvais ça intéressant, je peux leur faire faire ce que je veux à l'écran. Une limite, c'est comment elles sont elles-mêmes construites: parfois il y a des marionnettes qui sont conçues d'une manière où il y a telle position dans laquelle elles ne peuvent se mettre, où la caméra ne peut pas les filmer de telle ou telle manière. Ça, c'est autre chose. Mais si je pense à des pratiques que j'aurais envie de leur faire faire, je n'ai pas vraiment de limite. Je trouvais ça intéressant. Je n'avais pas envie de montrer des personnes qui font du sexe à l'écran, ça ne m'intéressait pas. Des humaines qui ont des pratiques à l'écran, je n'avais pas du tout envie de rentrer là dedans. Je trouvais que les marionnettes, c'était beaucoup plus intrigant pour parler de ça. Pourquoi



le choix des marionnettes? Je dirais que c'est un peu ça. Sinon, au niveau vestimentaire, on a beaucoup réfléchi à comment on habillait les marionnettes, mais aussi à quels animaux, etc ... Il y a tout un travail sur la diversité corporelle des marionnettes. C'est pas les mêmes animaux, il y a une biche et une louve. Elles n'ont pas la même corpologie: il y en a une qui est très grande, très élancée, l'autre qui est un peu plus petite, un peu plus ronde. Au niveau des tenues vestimentaires, on voulait encore une fois représenter une diversité. Parfois, il y a des scènes où elles sont habillées, parfois, il y a des scènes où elles sont en sous vêtements. Ça aussi, c'était pour montrer que le consentement, ça peut s'appliquer dans plein de situations différentes. On n'est pas obligé d'être nu dans un lit pour que ça soit important de parler du consentement. Au niveau des habits, mais aussi des sous vêtements, il y avait encore une volonté de diversité : il y a une des marionnettes des bobettes, des culottes avec de la dentelle, et l'autre qui va avoir une brassière de sport. Il y avait vraiment comme l'envie que plusieurs personnes puissent se reconnaître. Encore une fois, c'est limité. Il y a juste deux marionnettes, elles n'ont pas dix milles costumes, etc. Il y a l'enjeu de budget aussi là dedans. Mais avec les moyens qu'on avait, on est allé le plus qu'on pouvait pour représenter une diversité, et que ça parle le plus possible à **des gens différents**.

Alors pour résumer, ton film est une sorte de laboratoire où les personnages explorent cette notion subtile de consentement afin d'élaborer une boîte à outils. Est ce que, malgré la situation un peu exceptionnelle cette année, est ce que ton film a été diffusé en France, au Québec, et a été utilisé comme moyen d'éduquer à la sexualité pour prévenir les agressions sexuelles et éventuellement assurer une meilleure compréhension entre les limites, les envies et les désirs de chacun et chacune ?

Alors la toute première sortie du film, c'était en novembre 2019. C'était à Montréal, dans le cadre du festival Image+Nation. Depuis, il y a eu quand même beaucoup de projections, notamment dans des festivals. Il y a eu, dans ce qu'on appelle le Québec, une autre projection au Centre communautaire LGBTQ à Montréal. Au niveau canadien, il y a eu aussi une projection au Vancouver Queer Film Festival et Muskoka Queer Film Festival. Le film a été diffusé dans trois festivals aux États-Unis : Out on film, Cinema Diverse et Fargo Moorhead LGBT Film Festival. C'est autant de films cinéma diverses et Fargo malades LGBT Film Festival. Au niveau de l'Europe, il a été diffusé d'abord à Lesborama à Bruxelles, à FilmPride en Angleterre, il y a une semaine au festival Alt X qui est encore à Bruxelles, et à Chéries-Chéris et Ecrans Mixtes qui sont deux festivals en France, l'un à Paris et l'autre l'autre à Lyon. Le film a aussi été diffusé à MICGenero, au Mexique. Il y a eu quand même une grande diffusion depuis un an dans beaucoup de festivals. Je suis quand même très content de ça parce que je l'ai envoyé à beaucoup de festivals, et il a quand même été sélectionné à plusieurs endroits. Indépendamment des festivals, je m'enlign plus dans une nouvelle phase de diffusion, qui serait plus des associations ou des groupes communautaires, pour que le film serve aussi d'éducation populaire sur la question de consentement. Au mois d'octobre, j'ai animé un atelier au Centre de Joliette. C'était des ateliers pour des adolescents entre 12 et 17 ans. On s'est servi des extraits du film, c'est vraiment tout le processus qui m'a permis de monter ces ateliers là. Donc là, je pense que je m'enlign dans une nouvelle phase de diffusion où on va faire plus des ateliers et on va notamment plus s'adresser aux jeunes. C'est quelque chose qui est très important pour moi, tout en ayant encore des diffusions dans des festivals à l'échelle mondiale. A terme, quand cette diffusion sera terminée, j'aimerais que le film soit en libre diffusion sur Internet, pour que les gens puissent s'en saisir et organiser eux mêmes des projections ou des ateliers d'éducation dans leur propre milieu.

Pour conclure ton monde d'après, comment tu l'imagines en deux mots dans cette situation de crise?

C'est très, très difficile ! Bonne question. J'espère qu'il va y avoir des transformations sociales et politiques majeures, sur pleins de sujets, à plein d'égards. Le film traite de sexualité et de personnes lesbiennes et queer, mais sur plein d'autres sujets, j'espère qu'il va y avoir des bouleversements dans les prochaines années, à la fois au niveau écologique, au niveau de nos rapports aux territoires, au niveau de nos rapports à la vie, au niveau des dominations que traversent nos sociétés et nos communautés. J'espère qu'il va y avoir de grandes transformations là dessus, et de la sensibilisation et de la conscientisation des gens autour de toutes les problématiques sociales et politiques.

Et bien encore merci pour ce moment de partage et je te souhaite une très bonne continuation,

Interview réalisé par Gwenaëlle Coudroy, pour Canal Ti Zef dans le cadre du [19e Festival Intergalactique de l'Image Alternative](#).